

Comment l'art peut-il parler de la disparition ?

« L'art peut déconcerter ceux qui attendent de l'art un soulagement » Peter Sloterdijk

« La plus haute fonction de l'art, pour moi, n'est pas d'offrir des solutions mais de nous aider à continuer de vivre sans elles. » Eric Cameron, entretien avec Christophe Domino.

Soumettre le spectateur à des expériences de pensée.

L'artiste a la tâche de renouveler un monde commun nous dit Hannah Arendt.



Felix Gonzalez-Torres (1957-1996) « Sans Titre » (Portrait de Ross) Bâle 2015
Bonbons emballés individuellement dans du cellophane

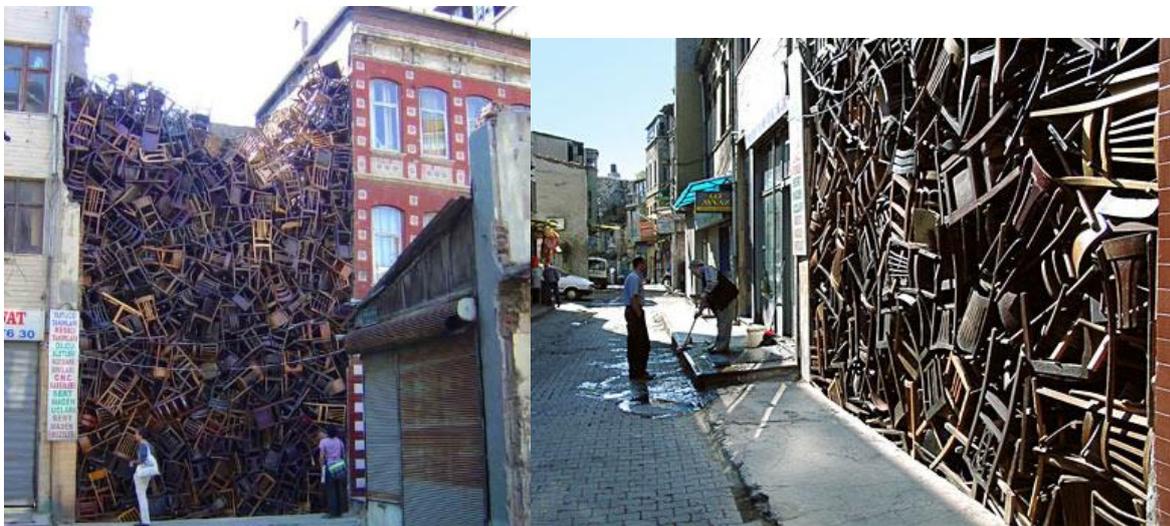
Ce n'est pas dans la figuration qu'il faut y voir le portrait de Ross Laycock mais dans le concept : le tas de bonbons pèse idéalement 87 kg, c'est à dire le poids du compagnon de l'artiste, au moment où les médecins lui ont diagnostiqué le V.I.H. De ce fait, on peut penser à la dimension symbolique de ce tas de bonbons : comme une sorte d'allégorie, il représente Ross.

Mais le concept ne s'arrête pas là : le spectateur est invité à prendre un bonbon ; le tas diminue alors, rappelant la perte de poids de Ross et sa souffrance avant sa mort en 1991. Petit à petit, le tas est donc amené à disparaître, à se dissoudre parmi les spectateurs. Toutefois, chaque soir, le tas est pesé et ré-approvisionné de façon à entretenir le cycle « disparition / renaissance », symbole ici du cycle de la vie...

Le tas de bonbons n'est pas disposé sur un socle mais dans l'espace du spectateur ; une façon pour l'artiste de montrer que le portrait de Ross n'est pas figé comme une œuvre classique mais est une œuvre vivante avec et par le spectateur.

Cette façon de partager ce qui symbolise le corps d'une personne fait évidemment penser à la communion chez les chrétiens.

Félix Gonzalez-Torres ne fait pas que nous présenter une œuvre, il nous invite à la poursuivre dans sa réalisation. Ainsi le spectateur participe à l'œuvre et cette participation lui donne même du sens.



Doris Salcedo Biennale d'Istanbul. 2003

En 2003 à la Biennale d'Istanbul, Doris Salcedo a empilé des centaines de chaises dans un immeuble vide du centre-ville, abandonné par ses habitants grecs et juifs. En 1942, l'État les avait frappés d'un impôt qu'ils n'avaient pas pu payer et les avait ensuite envoyés dans des camps de concentration.



Christian Boltanski « La maison manquante » 1990

Dans le cadre de l'exposition *Die Endlichkeit der Freiheit*, Berlin, été 1990 (célébration de la réunification des deux Allemagnes), Boltanski doit réagir en plasticien à la chute du mur de Berlin. Il trouve un ensemble immobilier dans la partie est de la ville, dont manque une section médiane détruite durant la seconde guerre mondiale. Vingt juifs qui avaient été tués par les nazis se trouvent parmi les anciens occupants identifiés.

Aidé d'étudiants, Boltanski installe sur les deux murs mitoyens, devenus façades, des plaques indiquant le nom, le métier, ainsi que la date de mort des anciens occupants, au plus près de l'emplacement des appartements aujourd'hui disparus. L'absence gagne en densité par la qualité de présence que l'artiste donne au vide. Les façades deviennent reliques (mémorial ?) des habitants défunts de l'ancien Berlin-Est. La place laissée vide par l'immeuble détruit est ainsi rattachée au souvenir des habitants disparus. Travail "de mémoire" concernant la guerre mais aussi celle des anonymes disparus. Des mots et des noms, placés à une hauteur empêchant toute lecture, en sont les stigmates. L'œuvre est encore en place aujourd'hui, Grosse Hamburgerstrasse Berlin (ex-est).

« On ne s'habitue pas à l'art » Jan Fabre